

I — *Montcalm peint par lui-même d'après des pièces inédites,*

Par L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN.

(Lu le 9 mai dans la séance publique présidée par Son Excellence le gouverneur général, lord Stanley de Preston.)

I

Les grandes lignes de notre histoire sont tracées ; on ne les refera pas. Mais pour celui qui remonte aux sources, qui étudie à fond les textes originaux, que de lacunes encore à combler ! que de points laissés dans l'ombre ! que de physionomies à peine ébauchées ! Celles mêmes qui ont été étudiées avec soin manquent souvent de ces détails intimes qui donnent du relief et de la vie.

Une des figures les plus attachantes de notre histoire, celle de Montcalm, est de ce nombre. L'homme public, le militaire, a été mis en pleine lumière ; mais l'homme privé, le compagnon d'armes, l'ami, l'homme de société, est demeuré relativement peu connu.

C'est sous ce dernier aspect et dans ce nouveau jour que je me propose de le faire connaître aujourd'hui, en m'appuyant sur des pièces authentiques dont l'existence n'avait pas même été soupçonnée jusqu'à ces derniers temps. Je m'effacerai autant que possible pour ne laisser parler que le héros lui-même ; ce sera le côté piquant et vraiment original de cette étude.

On va voir revivre Montcalm, on va l'entendre converser, agir, méditer, discourir et même bavarder, selon sa propre expression, dans sa correspondance intime avec sa famille ; dans son journal, "écrit pour lui seul" ; dans cette multitude de lettres et de petits billets qu'il adressait continuellement à son grand ami, le chevalier de Lévis, pour qui il n'avait rien de caché, à qui il dévoilait les moindres replis de son âme, ses joies comme ses chagrins, ses espérances comme ses mécomptes, ses colères, ses penchants, ses antipathies, ses jugements secrets sur les hommes et les événements, et jusqu'à ses parties de plaisir, ses soirées chez l'Intendant, chez le beau monde de Québec : car c'est à Québec qu'il faisait son principal séjour ; tandis que son ami était obligé de résider à Montréal. Aussi, est-ce durant cette saison où les opérations militaires étaient suspendues, que la correspondance devient intéressante par les épanchements auxquels Montcalm se livre à loisir, en priant son confident de garder pour lui seul ces intimités.

On regrette que les réponses de Lévis, écrites sur le même ton, n'aient pas été conservées ; mais le chevalier n'a gardé copie que des lettres qu'il considérait comme importantes, et qui font aujourd'hui partie de la collection de ses manuscrits. Ces réponses compléteraient le tableau déjà si curieux et si vivant tracé par Montcalm. Toutefois il est probable qu'elles n'ajouteraient rien de bien saillant à son portrait ; car le meilleur peintre de Montcalm, c'est Montcalm lui-même.

On le sait, il était méridional; son tempérament avait la chaleur du ciel de Provence; il s'emportait facilement, mais revenait avec la même facilité. Un jour — c'était avant ses campagnes d'Amérique — il commandait à une grande revue qui avait lieu dans une des villes du Midi; un de ses officiers, qu'il eut à réprimander pour sa tenue, hasarda quelques remarques un peu vives. Montcalm fut suffoqué de colère, et accabla le malheureux officier d'un tel flot d'invectives que toute sa suite en fut consternée. Il s'en aperçut et en éprouva de la confusion. Peu de temps après, dans une circonstance tout aussi solennelle, ayant vu venir le même officier, il courut à lui, l'embrassa en le serrant dans ses bras, et en lui disant: "Je vous aime comme mon fils, voilà pourquoi je vous reprends comme un père¹."

Ce trait peint Montcalm au naturel: caractère impétueux, irascible, mais bon enfant. C'est dans ces qualités et ces défauts qu'il faut chercher l'explication des succès et des revers du général.

Sa correspondance se partage presque exclusivement entre trois personnes: sa mère, sa femme et son ami Lévis. Sa mère, la marquise de Saint-Véran, femme supérieure, véritable romaine, qui avait sur son fils une influence souveraine; sa femme, caractère timide, un peu effacé, plus à la hauteur de son mari par le cœur que par l'intelligence; Lévis, esprit mâle, froid, calculateur, en qui Montcalm reconnaissait un maître dans l'art militaire. Ses lettres portent une forte empreinte des sentiments que lui inspirait chacune de ces personnes. Avec sa mère, elles sont pleines de respect; avec sa femme, elles respirent la tendresse; avec Lévis, elles sont toutes d'abandon, d'amitié fraternelle et de confiance, même excessive.

Le style en est rapide, concis, souvent elliptique et même haché quand le temps ou la besogne le pressent; alors sa petite écriture en pattes de mouches est presque illisible. Il en fait ses excuses à Lévis et lui promet d'être plus soigné la prochaine fois.

Partout on reconnaît un homme nourri des classiques et d'une lecture variée et assidue. Il avait eu pour précepteur son oncle de la main gauche, M. Dumas, un helléniste remarqué dans ce siècle où le grec et le latin étaient en si grand honneur. Il laisse courir sa plume à l'aventure, sachant bien que ses lettres ne sortiront pas du cercle de la famille et de l'amitié. C'est là un des grands charmes de sa correspondance. Il ne songeait pas que son nom allait devenir immortel sur cette terre d'Amérique où il s'en venait mourir, et qu'un jour la curiosité publique chercherait le secret de ses pensées sur ces feuilles jaunies laissées après lui.

Aussi le révèlent-elles tout entier dans ses plus nobles aspirations comme dans ses petits défauts, dans ses imperfections mêmes.

C'était un délicat: il aimait les choses de l'esprit, il dégustait un bon mot, une fine raillerie. Il dégustait aussi les bons pruneaux et les olives de Candiac: c'était un gourmet.

Il faisait grand cas des plaisirs de la table; ce péché mignon de l'âge mûr. Il se félicitait d'avoir emmené avec lui un excellent cuisinier. Il complimente sa femme sur le délicieux vin muscat qu'elle lui a envoyé.

"... Après vous avoir parlé de nos peines et de nos souffrances, écrit-il en remontant le Saint-Laurent à bord de la *Licorne*, il faut vous dire un mot de nos plaisirs: ç'a été de

¹ Cette anecdote est de tradition dans la famille du général et m'a été racontée par son arrière-petit-fils, le marquis Victor de Montcalm.

pêcher de la morue et d'en manger ; elle a un goût exquis ; la tête, la langue et le foie, qu'on n'envoie jamais en Europe parce qu'il faudrait trop de sel pour les conserver, sont des morceaux dignes de nos friands ; cependant je ne conseille à aucun de faire exprès le voyage. On fait avec le foie une sauce à la morue comme on la fait au rouget. Les têtes de morue font de très bonnes soupes¹."

Dans un endroit de son journal, il ajoute : "La viande de boucherie m'a paru très bonne, de même que la volaille. Les bécassines, canards, sarcelles, aussi bonnes qu'en France, les perdrix excellentes, avec beaucoup de fumet. Malgré ce qu'en dit le P. de Charlevoix, je n'ai pas fait cas de l'outarde."

Le marquis était extrêmement soigneux de sa personne, il avait même un faible pour les parfums et les eaux de senteur. Dans ses lettres à sa femme, il lui recommande itérativement de lui envoyer des sachets, de l'eau de lavande, etc., etc.

Montcalm était d'une activité infatigable ; il pouvait passer autant d'heures à son bureau qu'à cheval ; le plus souvent il dictait : ses secrétaires en étaient parfois éreintés.

"... J'ai reçu, je crois, trois cents lettres²," écrit-il à Lévis ; et il y répond sans désem-
parer.

La *Licorne* était venue mouiller non loin du cap Tourmente, où elle attendait le bon vent, qui ne s'élevait pas. Le général s'impatiente ; les pieds lui brûlent dans cette prison flottante où il est enfermé depuis six semaines. Il veut débarquer. Le rivage de Saint-Joachim est si proche ; la plage est si belle, et il n'y a que dix lieues de là à Québec. On lui représente qu'à cette saison les chemins sont presque impraticables. N'importe, il essaiera. Il ordonne de descendre le canot, et se met en frais d'aller à terre.

Je cite son *Journal* :

"Du 10 may 1756. — ... Le temps étant toujours contraire, j'ai voulu me rendre à Québec par terre en abordant en chaloupe à un endroit appelé la Petite-Ferme, où l'on m'avait assuré que je trouverais des calèches ; mais, n'ayant pu y aborder, malgré les indications qu'on nous avait données, faute de connaître une petite rivière qui y mène, j'ai été jusqu'à la Grande-Ferme. Je n'y ai trouvé que des charrettes ; on m'a assuré que je ne pourrais m'y rendre dans le jour, et qu'il y aurait du danger à passer le Sault de Montmorency, qui a grossi par la fonte des neiges. J'ai pris mon parti de rejoindre la frégate, qui avait appareillé sur les onze heures, pour, en louvoyant et profitant du flot, venir au pied de la traverse, où elle a mouillé sur les deux heures, après avoir fait trois lieues."

"Du 12 may 1756. — ... Les vents venant d'être toujours contraires, j'ai pris mon parti pour débarquer à un petit endroit appelé la Petite-Ferme, et me rendre par terre à Québec avec des petites voitures du pays, des charrettes ou calèches, qui sont, comme nos cabriolets, conduites par un seul cheval. Cette espèce de chevaux est dans le goût de ceux des Ardennes pour la force, la fatigue, et même la tournure. Le chemin de la Petite-Ferme à Québec est beau ; on le fait dans la belle saison en six heures ; on change à chaque paroisse de voiture, ce qui retarde, à moins qu'on n'en ait fait prévenir. On paye ces voitures à un cheval à raison de vingt sols par lieue. Les lieues sont déterminées sur celles de l'Ile-de-France. Je fus obligé de coucher en chemin chez M. de Buron, curé de la paroisse du Château. Les cures sont ordinairement possédées par des gens de con-

¹ *A Madame la marquise de Montcalm, à Montpellier, ce 11 may 1756.*

² *Lettre au chevalier de Lévis, écrite de Québec, le 25 mai 1759.*

dition ou de bonne famille du pays ; ils sont plus considérés qu'en France, mieux logés, et comme ils ont la dime de tous grains, les moindres cures valent douze cents livres, et communément deux mille livres."

"Du 13 may 1756. — ... Les vents étant hier devenus nord-est, *Le Héros* est entré dans la rade de Québec et a débarqué ce matin neuf compagnies du régiment de La Sarre. La *Licorne* a profité du même vent pour entrer ce matin dans la rade, au moyen de quoi je ne suis arrivé que quelques heures après, et, en voulant me presser, j'y ai été pour de la pluie, de la fatigue et de la dépense."

Montcalm accompagne ce récit d'observations qui méritent d'être citées :

"... La côte, depuis l'endroit où j'ai débarqué jusqu'à Québec, m'a paru bien cultivée, les paysans très à leur aise, vivant comme de petits gentilshommes de France, ayant chacun deux ou trois arpents de terre sur trente de profondeur. Les habitations ne sont pas contiguës, chaque habitant ayant voulu avoir son domaine à portée de sa maison.

"J'ai observé que les paysans canadiens parlent très bien français, et comme sans doute ils sont plus accoutumés à aller par eau que par terre, ils emploient volontiers les expressions prises de la marine.

"Le Canada doit être un bon pays pour y vivre à bon marché en temps de paix ; mais tout est hors de prix depuis la guerre. Les marchandises qu'on tire de France viennent difficilement ; et, comme tout habitant est milicien, et qu'on en tire beaucoup pour aller à la guerre, le peu qui reste ne suffit pas pour cultiver les terres, élever les bestiaux et aller à la chasse ; ce qui occasionne une grande rareté pour la vie.

"Le seul gouvernement de Québec a fait marcher depuis le premier de mai trois mille miliciens, dont dix-neuf cents guerriers et onze cents hommes pour le service, et le roi qui ne leur donne aucune solde est obligé de les nourrir.

"M. Bigot, intendant, m'a donné à dîner avec quarante personnes. La magnificence et la bonne chère annoncent que la place est bonne, qu'il s'en fait honneur, et un habitant de Paris aurait été surpris de la profusion des bonnes choses en tout genre.

"L'évêque, M. de Pontbriand, prélat respectable, voulut me donner à souper, et M. le chevalier de Longueil, commandant la place en l'absence de M. de Vaudreuil, gouverneur général, que les opérations de la campagne retiennent à Montréal."

Montcalm n'aurait pas été un homme du dix-huitième siècle, s'il n'avait pas aimé le plaisir ; mais il savait le concilier avec le travail. La société de bon ton était pour lui un besoin. Avant même son départ pour le Canada, il s'enquiert de celle qu'il y rencontrera. "Je lis avec grand plaisir, écrit-il de Lyon, l'histoire de la Nouvelle-France par le P. de Charlevoix. Il fait une description agréable de Québec : compagnie choisie. Cependant rassurez-vous, j'en reviendrai toujours avec plaisir¹."

Après un an de séjour au Canada, quand il a connu cette société, il ajoute :

"Montréal vaut Alais dans les temps de paix et mieux par le séjour de la généralité, car le marquis de Vaudreuil n'a aussi passé qu'un mois à Québec. Pour Québec, c'est comme les meilleures villes du royaume, quand on en a été une dizaine ; moins que Montpellier, mieux que Béziers, Nîmes, etc. ; le climat sain, le ciel pur, un beau soleil, ni printemps, ni automne, hiver ou été. Juillet, août et septembre comme en Languedoc ; et au camp de Carillon, où l'on est plus vers le sud, comme à Naples. Des jours de pou-

¹ A Lyon, ce 8 mars, 1756, à Mme de Sa'nt-Véran.

drierie, l'hiver, insupportable, où il faut rester renfermés. Les dames spirituelles, galantes, dévotes à Québec, joueuses à Montréal, conversation et danse¹."

Six mois après, il raconte à son ami la vie qu'il mène à Québec :

"... Nous allons avoir des concerts. J'aimerais mieux causer avec M. le chevalier de Lévis que tous les plaisirs de Québec. Aussi, laissez venir les glaces, je gagne ma petite chambre de Montréal. Ma maison cependant fume moins, et il faut convenir qu'il y a bonne compagnie ici et plus de ressources qu'à Montréal pour les soirées. Nous avons deux bonnes maisons : l'hôtel Péan et Mme de la Naudière ; de loin en loin l'évêque, et parfois ma chambre ; l'intendance, deux jours de la semaine. Voilà ma vie²."

Le marquis se répandait volontiers dans la société, où il était recherché à cause de sa haute position, mais aussi à cause des grâces de son esprit, de sa gaieté et des charmes de sa conversation.

La vie douce et tranquille qu'il menait l'hiver était chèrement achetée durant le reste de l'année. L'activité de Montcalm pouvait à peine y suffire. Il en faisait une maladie à la fin de chaque expédition.

Trois mois après son entrée en campagne, en 1756, il s'était déjà signalé par la prise du fort Chouaguen (Oswego), 14 août. Il avait d'abord paru très satisfait des préparatifs de cette expédition, ordonnée par le marquis de Vaudreuil ; il avait même loué son activité ; mais, avant la fin de cette campagne, apparaissent déjà dans sa correspondance les premiers indices de ces tristes querelles entre lui et le gouverneur, qui devaient toujours aller en s'envenimant et devenir une des causes de la perte du Canada.

Il était difficile de trouver deux hommes moins faits pour se comprendre et pour agir de concert ; c'étaient deux natures absolument incompatibles. Montcalm, bouillant, impérial, orgueilleux de sa supériorité, souffrant mal la contradiction et humilié de recevoir des ordres qu'il méprisait ; Vaudreuil, esprit bienveillant mais faible, peu éclairé, jaloux de son autorité et entouré d'hommes corrompus qu'il était incapable de dominer.

Des conflits ne pouvaient manquer de s'élever entre ces deux commandants, et ces conflits, renouvelés sans cesse, aggravèrent leurs divisions et finirent par les rendre insupportables l'un à l'autre.

Une autre cause de mésintelligence naissait de l'antipathie profonde qui existait entre les troupes régulières et les milices canadiennes ; cette antipathie était encore plus violente entre les officiers de chaque corps, qui excitaient sans cesse la mauvaise humeur des deux commandants.

Trois jours après la prise d'Oswego, Montcalm annonce ce brillant succès à son ami Lévis, qui opérerait alors à la tête du lac Champlain. Il lui donne en confidence son jugement sur quelques-uns des officiers français et canadiens ; c'est une boutade originale et satirique :

"... Bourlamaque s'est très bien conduit, et, pour vous le prouver, Bougainville en convient. Je ne saurais trop me louer de mes aides de camp, de La Pause, de Malartic ; j'eusse succombé à la besogne sans eux, et La Pause est un homme divin qui m'a bien soulagé. Cela n'empêche pas que je sois excédé. Dites à votre camp que j'ai été très-content de Messieurs de la colonie. Souvenez-vous que Mercier est un ignorant et un

¹ A Montréal, ce 16 avril, 1757. — Dans une autre lettre, citée par M. Parkman, Montcalm fait une description semblable, mais moins détaillée.

² A Québec, le 7 novembre 1757.

homme faible ; Saint-Luc, un fanfaron et un bavard ; Montigny admirable, mais un pillard ; Lignerics, Villiers, Léry, bons ; Langy, excellent ; Marin, brave mais sot ; tout le reste ne vaut pas la peine d'en parler, même mon premier lieutenant-général Rigaud !¹

L'approvisionnement de l'armée avait été une grave question pour cette expédition ; mais elle le fut bien plus encore pour celle de l'année suivante contre le fort William-Henry.

A son retour à Québec, en septembre 1757, Montcalm se trouva en face d'un ennemi plus redoutable que celui qu'il venait de vaincre ; cet ennemi c'était la disette. Elle était générale dans toute la colonie et devait s'aggraver dans les années suivantes, car la guerre enlevait presque tous les bras à la culture. Le cri d'alarme, que fait entendre Montcalm dans la lettre qu'on va lire, se continue à travers toute sa correspondance, jusqu'à un dernier petit billet, en quatre lignes, qu'il adresse à Lévis, l'avant-veille d'Abraham.

"14 septembre 1757. — Nous allons nous trouver, Monsieur, dans les circonstances les plus critiques par le défaut de vivres. Nous manquons de pain, cette année ; les moyens que l'on va prendre pour y suppléer nous feront manquer de viande la prochaine. Quelques difficultés que les troupes qui sont dans les côtes éprouvent pour vivre chez l'habitant, leurs soldats seront encore moins à plaindre que ceux qui seront en garnison dans les villes. Les temps vont être plus durs, à certains égards, qu'à Prague. Je suis en même temps persuadé que ce va être le beau moment de gloire pour les troupes de terre, sûr d'avance qu'elles se prêteront à tout avec le meilleur ton et que nous n'entendrons aucunes plaintes ni jérémiades sur la rareté des vivres, puisqu'il n'y a aucun remède. Aussi, nous allons donner l'exemple de la frugalité nécessaire par le retranchement des tables et de la dépense, et qu'au lieu de se piquer de bonne chère, de dépense, et de se régaler, comme fait l'officier français, accoutumé à penser avec autant de noblesse que de générosité, celui qui vivra, si j'ose le dire, le plus mesquinement et qui par là consommera le moins, donnera les marques les plus sûres de son amour pour la patrie, pour le service du roi, et sera digne des plus grands éloges.

"Le régiment de la Reine, que j'avais cru bien traiter en lui donnant la ville de Québec, éprouvera, ainsi que celui de Béarn, que le séjour des villes n'est pas à désirer. Accoutumé à se prêter à tout et en ayant déjà donné des preuves à Prague, je n'attends pas moins d'eux dans les circonstances dont je vais vous informer.

"On espère que les habitants nourriront les bataillons qui seront dans les côtes ; ainsi il n'y a rien à prescrire à cet égard, que d'exhorter les soldats à se contenter du genre de nourriture de son habitant. Pour dans les villes, à commencer du 1er novembre, suivant ce qui vient d'être arrêté après un examen du peu de ressources que nous avons dans le pays, la ration du soldat sera de :

Une demi-livre de pain	} par jour.
Un quarteron de pois	
Six livres bœuf frais	} pour huit jours.
Deux livres de morue	

Et il est à craindre que nous ne puissions soutenir ce taux et qu'on ne soit obligé, avec le temps, de donner un peu de cheval. On ne donnera pas de lard actuellement, parce

¹ Au chevalier de Lévis, au camp de Chouguen, 17 août 1756.

que cette ressource ne peut manquer, que les bœufs sont actuellement dans le temps de l'année où ils sont, les meilleurs et rendent le plus.

“ M. le marquis de Vaudreuil et M. l'Intendant, avec qui nous sommes convenus de ce que j'ai l'honneur de vous écrire, envoient leurs ordres à cet effet ; le munitionnaire général en écrit à M. Pénissan, et je vous prie de vouloir bien y faire conformer les troupes.

“ Les habitants de Québec et les Acadiens, plus à plaindre, seront réduits au quarteron¹.”

Au retour d'une excursion, Montcalm trouva la ville de Québec tout alarmée des mauvaises nouvelles reçues de Louisbourg. Il se moque en style de Rabelais de ces frayeurs qui ne devaient être que trop vite réalisées :

“ Le 15 septembre 1757. — Je ne suis arrivé que d'hier au soir, mon cher chevalier ; je n'ai encore vu personne. De vous à moi, et ne citez pas : tout le monde fait ici e. c. dans ses culottes pour Louisbourg ; pour moi, qui ne suis pas naturellement peureux, j'attendrai tranquillement les événements.”

Il continue : “ Ce 20 septembre. — On court, mon cher chevalier, avec vos paquets et ceux de M. le général, après les deux vaisseaux qui sont partis ce matin ; on les attrapera. J'ai écrit comme saint Augustin, et j'ai tant travaillé que j'ai gagné mal de gorge, hémorroïdes, et clou à la joue. J'ai mis hier couteaux sur table : quatorze couverts cinq jours de la semaine, un quarteron de pain par tête... Je crois que je me plais à Québec. C'est pour vous seul. Je ménage les deux autels. Je n'ai encore été qu'une fois avec assez d'indifférence à celui où je voulais brûler de l'encens l'année dernière.”

“ A Montréal, le 24 septembre 1757. — ... J'ai des clous, mon cher chevalier ; la pituite me suffoque ; l'asthme tue Bougainville. Je ne mange qu'un quarteron de pain ; je me purge demain, et me trouve bien ici ; c'est une capitale. J'avais résolu de ne jamais tenir d'enfant au baptême après l'honneur d'en avoir tenu un avec Mme la marquise de Vaudreuil ; cependant Arnoux m'y force avec Mme de la Naudière pour commère. J'alterne entre elle et Mme Péan, parfois Mmes Marin et Saint-Ours.”

“ A Québec, le 14 octobre 1757. — J'ai ouvert hier l'avis du retranchement des tables. M. de Vaudreuil l'a adopté et a promis de donner l'exemple ; toute la colonie a applaudi ; l'Intendant, pas trop. Il aime le faste, et ce n'est pas le cas. J'ai été d'avis d'un seul service, conformément à l'article seize de l'ordonnance. J'ai été d'avis qu'il ne fallait de tout l'hiver ni bals, ni violons, ni fêtes, ni assemblées. J'ai donné hier mon dernier grand repas, où j'avais nos puissances et cinq dames. Il a été splendide par le goût, la profusion et un double service d'entremets. J'aurai demain dix personnes avec un potage, quatre grosses entrées, une épaule de veau, une pièce d'entremets froid ; le tout servi ensemble, le bouilli relevant la soupe. Et voilà mon plan fait pour tout l'hiver. Je vous exhorte, comme votre ami, à n'avoir qu'un gros diner bourgeois à un seul service pour les officiers arrivant des quartiers, ni violons, ni bals, ni fêtes...”

“ ... On crie beaucoup contre l'Intendant et la grande société, et je crois entre nous qu'on n'a pas tort. Moi, je me tais, mais j'ai un petit ami qui est homme à écrire la vérité et à la faire parvenir.

“ J'ai été trois jours dehors pour faire la tournée de la côte du nord comme un maréchal

¹ Lettre au chevalier de Lévis, datée de Québec le 14 sept. 1757.

² Allusion au palais de l'Intendant.

de logis ; je l'ai faite par eau en allant et par terre en revenant avec Montbéliard, Bougainville et Pellegrin.

"M. de Vaudreuil n'est que d'avant-hier ici. Je lui ai déjà lâché quatre mémoires. Heureusement je les ai donnés à lire à Saint-Sauveur ; l'écriture m'absorbe et Marcel aussi."

"Le 24 octobre 1757. — L'Intendant a, d'avant-hier, commencé à servir à un seul domestique, et supprimé la pâtisserie, à cause de la farine.

"Dès qu'on commencera en décembre à donner du cheval au soldat, j'en fais ma provision pour l'hiver, et il y en aura toujours chez moi un plat..."

"... Mon valet de chambre vous dira ma vie : ainsi toute la journée, lundi, mardi, mercredi, douze personnes ; jeudi, l'Intendant ; vendredi, quatre personnes ; samedi, douze ; dimanche, l'Intendant. Mes compliments à La Roche¹. On ne peut vous aimer plus que je ne le fais. On ne saurait moins voir les dames."

"Le 2 novembre 1757. — ... Il me semble que notre ami Roquemaure est toujours le même et de plus en plus insupportable par son ton et ses propos..."

"... Poulhariés est joneur..."

Le 26 octobre, Montcalm s'inquiétait de la maladie de M. de Villiers, attaqué de la petite vérole. M. Coulon de Villiers, frère de Jumouville, était un des officiers les plus estimés de la colonie. Il s'était distingué dans plusieurs expéditions, entre autres à la prise du fort Nécessité où il commandait, et au combat des Mines en Acadie.

"Le 2 novembre. — ... Je suis inconsolable de la perte du pauvre Villiers. Je n'écris pas à sa veuve ; mais dites-lui combien je regrette son mari et qu'indépendamment de tout ce qu'elle mérite par elle-même, je serai toujours fort aise de lui témoigner en toute occasion l'estime singulière que j'avais pour Villiers.

"... M. de Vaudreuil m'a fait l'honneur de dîner chez moi aujourd'hui, et part demain ou après..."

"Le 7 novembre. — ... J'ai été d'autant plus content du ton des soldats d'ici (entre nous) qu'ils ont été sollicités par le peuple à se mutiner ; et cela vient de ce que ce même peuple n'a point de confiance dans le gouvernement. Il croit, quoique cela ne soit pas vrai, que c'est une famine artificielle pour contenter l'avidité d'aucuns. Il a tort, mais l'exemple du passé et du présent l'autorise à cette opinion..."

"... Que tous vos propos, mon cher chevalier, tendent toujours à inspirer une diminution dans le luxe et la dépense à nos officiers ; car le pays s'épuisera, et ils laisseront des dettes, d'autant plus que les Canadiens ont une grande facilité à leur prêter.

"... Comment diable ! votre ami Roquemaure et le mien, est-il toujours le même ? aussi, il passe dans l'esprit de tout le monde, sans excepter le maréchal de Mirepoix, pour une tête brûlée. J'ai eu beau lui rompre en visière, allant son train, il soutient que Chevert est un Jean-Foutre, un homme sans talents et un pillard. Je crois que, hors le maréchal de Mirepoix, le comte de Lautrec, le duc de Broglie et M. de Morconseil, quoique ce dernier soit haï et peu estimé, il n'y a guère d'officier général qu'il ne blâme. L'autre jour, il voulait que sa compagnie de grenadiers, qui a fait trois campagnes, ne fit pas fond à la formation de la nouvelle et me fit époumonner.

"Et j'ai beau l'interrompre, il croit faire l'éloge de d'Hébecourt et des officiers français,

¹ M. de La Rochebeaucourt, 2d aide de camp de Montcalm.

en disant devant des Canadiens, qu'ils ont mené à Carillon, pour cinq, huit cents poules, soixante moutons, cinq ou six bœufs, du vin étranger; moyennant quoi, on crie que le pays est dévasté. Quand celui-ci, qui ne manque pas d'esprit, m'a impatienté, arrive Trivio, qui heureusement est parti ce matin pour Beauport. Il joint à l'ennui, à la bêtise, le dessous d'un Dauphinois. Privat, qui est bon homme, est digne d'être de l'Académie française, auprès de ce nouveau venu."

"Le 11 novembre. — ... Je ne parle ni ne parlerai du petit écu du lieutenant de la Sarre détaché du camp de Saint-Jean à La Prairie. L'Intendant ne l'accorde que pour les officiers détachés pendant la campagne es-villes de Montréal et Québec. Comme il accordait tout au commencement, il serait tenté de refuser tout. Les extrêmes se rencontrent toujours; la règle est une suite de désordre; l'avarice, de la prodigalité; le retranchement des dépenses justes, la suite des dépenses inutiles; la sévérité, de l'indulgence; la diète, de trop manger; la médecine, des mauvaises digestions: c'est ce qui est cause que je me suis purgé aujourd'hui."

La verve satirique de Montcalm avait de quoi s'exercer; il ne s'en faisait pas faute dans l'intimité, et se vengeait ainsi de la réserve extérieure qu'il était forcé de s'imposer. L'administration coloniale avait toujours été plus ou moins entachée de péculat par suite de l'insuffisance des traitements accordés aux fonctionnaires publics; mais le gouverneur La Jonquière inaugura un système de concussion inconnu avant lui, et Bigot y mit le comble.

Montcalm continue dans la même lettre:

"... Cent trente-sept Acadiens, nouvellement arrivés, parce qu'ils mouraient de faim à l'île Saint-Jean, augmentent la consommation.

"... Bourlamaque deviendrait quasi amoureux; mais je crois qu'on aime ailleurs, sans beaucoup de retour. Pour moi, comme il me convient, aimant toujours à commercer les mêmes personnes, les voyant toutes, plus souvent celles chez qui je me trouve plus à l'aise et avec permission de tout dire, mais non de tout faire, dernier article qui m'intéresse peu, aussi je tiens à rester ici. Nous avons bien écrit et bien travaillé cet automne. Actuellement les rêveries du maréchal de Saxe me font rêver. Que La Roche vous fasse sa cour, vous plaise; ce sera le moyen de me plaire."

"Le 19 novembre. — ... Ce n'est, Monsieur, que pour entretenir commerce que j'ai l'honneur de vous écrire par M. de Boishébert. Je n'ai voulu lui faire aucune interrogation concernant l'Acadie, d'où le P. Germain m'a écrit. Nous n'avons rien de nouveau. Vous verrez un grand garçon que je crois courageux et ingambe. Au retour je l'interrogerai et le jugerai mieux."

"Le 2 décembre. — ... On va donner du cheval à nos troupes. M. l'Intendant voulait une distribution toute en cheval et une toute en bœuf. Nous avons obtenu qu'on donnerait, à chaque distribution, moitié l'un, moitié l'autre; et M. Cadet m'a dit écrire les mêmes choses pour Montréal. Nos Acadiens meurent de misère, petite vérole.

"— ... Je vois des friponneries criantes de toutes parts. Ingénieur, artilleur! Pauvre roi!..."

Quand on se rappelle que ce pauvre roi, c'était Louis XV, on est moins porté que Montcalm à s'attendrir sur son sort. Il aurait été plus juste de dire: pauvre peuple! car, en définitive, la vraie victime c'était le peuple; c'était sur lui surtout que retombait le fardeau de la guerre avec toutes ses calamités. Sous prétexte que les troupes du roi venaient défendre le pays, les habitants étaient forcés de servir sans aucune solde, et

tandis que leurs terres restaient sans culture, le prince fainéant qui siégeait à Versailles, leur envoyait à peine de quoi ne pas mourir de faim. Le peu de grains ensemencés par les vieillards, les femmes et les enfants, restés presque seuls dans les champs, étaient enlevés à l'automne au nom du roi, qui les payait en assignats dépréciés, que ce même roi devait renier plus tard, et qu'on retrouve aujourd'hui par liasses dans nos campagnes.

L'Intendant poussait la tyrannie jusqu'à faire poser les scellés sur les moulins, afin d'empêcher les habitants de mettre leur grain en farine.

D'autre part les officiers de l'armée régulière semblaient tenir peu de compte des sacrifices de tout genre imposés au peuple. Ils exigeaient des milices les plus durs travaux, et les faisaient servir aux postes les plus dangereux, soit comme éclaireurs, soit comme partisans dans les expéditions avec les sauvages. Ajoutez à cela que, suivant l'habitude des militaires dans tous les pays, ils les méprisaient et traitaient tout haut de lâcheté leur mode de faire la guerre, mode qui leur avait pourtant valu tant de succès. Ce ne fut qu'aux dernières campagnes que l'on comprit l'utilité de combiner ensemble les deux tactiques.

Presque tous ces officiers étaient sans fortune¹ et menaient la vie dissipée de leur siècle. Un trop grand nombre aimaient le jeu, et profitaient de l'imprévoyance et de la libéralité des Canadiens pour leur emprunter de l'argent, qu'ils prodiguaient ensuite à tout hasard. C'était une nouvelle cause de mésintelligence entre les militaires et les colons.

Au reste, tout en combattant ensemble pour la France, ils avaient des vues particulières bien différentes. Les soldats français, étrangers au pays, n'y avaient pas d'attache; ils ne songeaient à se battre que dans l'espérance d'avoir de l'avancement et d'aller en jouir en France. Les Canadiens, au contraire, défendaient leurs propres foyers, combattaient *pro aris et focis*. Ils craignaient avec trop de raison que le roi de France, qui leur donnait si peu de secours, ne finit par les abandonner complètement, après avoir tant contribué à les ruiner. Ils s'inquiétaient de savoir si, à la fin de la lutte, on laisserait une bouchée de pain à leurs familles.

Ces divergences devinrent de plus en plus sensibles à mesure que les événements s'avancent; mais elles éclatent surtout pendant les derniers mois de la guerre. Après la mort de Montcalm, les commandants français eurent le dessein de faire sauter la ville de Québec, s'ils ne pouvaient la garder, et de faire un désert de ses environs. Les habitants furent consternés et protestèrent énergiquement.

Bourlamaque, dans sa correspondance avec Lévis, l'année suivante, au moment où tout était désespéré, où trois armées avaient envahi le pays, où toute résistance devenait insensée, s'indigne contre les Canadiens parce qu'ils l'abandonnent et rentrent dans leurs foyers; il rage contre la faiblesse de Vaudreuil, qui ne les fait pas fusiller. Or, le général Murray avait lancé une proclamation déclarant qu'il incendierait les maisons de tous les habitants qui ne seraient pas trouvés chez eux, et il tenait parole. Les Canadiens avaient fait pour l'honneur de la France plus qu'ils ne devaient; mais cela ne faisait pas l'affaire de Bourlamaque et de ses compagnons d'armes, qui auraient voulu terminer la guerre avec plus de distinction, afin de pouvoir demander des grâces à la cour de Versailles. Les Canadiens n'espéraient plus rien de ce côté; et il était tout naturel qu'ils cherchassent à sauver le peu d'épaves qui restaient de leur naufrage.

¹ *Journal de Montcalm*

II

Montcalm était le type du soldat français : gai, entraînant, prenant les choses par le bon côté, supportant facilement la fatigue et les privations. Il badine avec Lévis sur la maigre pitance que la disette l'oblige de faire, et sur les divers plats de cheval, apprêtés à toute sauce, que lui sert son cuisinier.

“ Le 4 décembre. — M. l'Intendant m'a dit, hier au soir, écrire à M. le général pour que l'on mit la garnison de Montréal au cheval comme celle d'ici, et de vous en prévenir. Nos troupes s'y prêtent ici de bonne grâce, et je ne doute pas qu'il en soit de même de celles qui sont sous vos ordres. Cet article ne regarde que la ville de Montréal. C'est un si petit objet que le fort de Chambly que je doute qu'il faille l'y étendre, d'autant mieux que les soldats n'ont pas déjà été trop contents d'une différence entre eux et ceux du fort Saint-Jean, sur le fait du pain. Cependant, si l'on voulait qu'ils fussent aussi à la chair de cheval, il faudrait bien qu'ils y passassent comme les autres. Ils ne sont pas de meilleure maison, ni plus difficiles à mener. Observez que nous sommes convenus qu'au lieu de donner toute une distribution en cheval et toute une distribution en bœuf, on donne moitié l'un, moitié l'autre. Nos soldats l'ont mieux aimé comme cela. Si les vôtres l'aimaient mieux autrement, on peut leur donner cette douceur. Au reste on mange chez moi du cheval de toute façon, hors à la soupe :

“ Petits pâtés de cheval à l'espagnole,

“ Cheval à la mode,

“ Escaloppe de cheval,

“ Filet de cheval à la broche avec une poivrade bien liée,

“ Semelles de cheval au gratin,

“ Langue de cheval en miroton,

“ Frigousse de cheval,

“ Langue de cheval boucanée, meilleure que celle d'original,

“ Gâteau de cheval, comme les gâteaux de lièvres,

“ Cet animal est fort au-dessus de l'original, du caribou et du castor.”

“ Le 16 décembre. — Je réponds par celle-ci, mon cher chevalier, à votre épître du 10. J'ai lu avec plaisir votre détail, et je vois que votre présence est aussi utile à Montréal que la mienne ici. Tout y va bien sur le fait du cheval. Les grenadiers de la Reine avaient un peu tortillé ; mais Bras-de-fer, c'est-à-dire d'Hert, a tortillé le premier caporal ; et cela n'est pas même su. Il faut même vous dire que les soldats de la Reine qui sont casernés, davantage que vous n'avez pas à Montréal, sont contents. Le soir, ils mettent cuire le cheval, l'écrument bien, jettent la première eau, le retirent, en font le lendemain de la bonne soupe en le remettant au pot avec le bœuf, mangent le bœuf qui a servi à faire la soupe, bouilli le matin, et le soir le cheval en frigousse. La colonie fait de même...

“ ... Rien n'est mieux que votre conduite au sujet des jeux de hasard. Voici le détail de ce qui se passe à cette occasion à Québec, que vous pouvez ne pas laisser ignorer à nos officiers. On n'a jamais joué chez Mme Chevalier, mais bien chez une madame du régiment de Guyenne, il y a un mois ; le mari puni par moi ; défeuse ; nulle récidive. Chez M. l'Intendant, il a ouvert lui-même par un beau tope-et-tingue, où il a gagné cent louis ; beaucoup de quinze aux douze francs la fiche ; de gros passe-dix, de gros tris aux vingt francs la fiche, six francs pour spadille et deux louis de queue. Dimanche, il

y aura grand souper à quatre-vingts couverts, beaucoup de dames, concert, lansquenets à neuf coupeurs, qui seront : M. l'Intendant, Mme Péan, MM. de Béran, de Saint-Félix, capitaines dans Berry ; L'Estang, de Selles, de la Sarre ; Belot, de Guyenne ; La Naudière, Saint-Vincent, Mercier, de la colonie.

“ Demain, MM. de Roquemaure, d'Aiguebelle, de Manneville, de Villemontée font lecture d'une lettre que je leur ai écrite pour annoncer : 1o que, si l'on joue partout ailleurs que dans les maisons privilégiées par des considérations qui leur sont dues, je punirai ; 2o que j'exhorte à jouer, s'il est possible, avec sagesse. Je remontre la différence de notre position avec celle des colons, mes regrets de voir quitter le service à un officier pour dérangement, et celui de laisser pour gage un officier, au départ des bataillons, qui aurait des créanciers qui se plaindraient. D'Hert a ordre de s'informer si l'on joue ailleurs, de m'en rendre compte, d'ordonner punition si c'est chez nous, et de m'avertir si l'on joue chez des officiers de la colonie ou des bourgeois. Le jeu chez La Veranderie a dû être occasionné par un M. des Anniers, grand joueur, qui y est logé. Bougainville, que je vois, on ne saurait moins, perd ; ce sont ses affaires, ainsi que La Rochebeaucourt ; ce dernier a moins de ressource que le premier.

“ Rien de mieux, ce me semble, que ce que fait actuellement M. de Vaudreuil, et la seule chose à faire cet hiver.

“ L'Intendant aura le malheur de finir par être détesté, et cela doit être pour qui ne met aucun ordre dans les commencements.

“ L'Intendant supprime aujourd'hui, demain, samedi et dimanche matin, sa table, en tout ou partie ; et moi, j'augmente un peu la mienne ; il le fait pour avoir des petits pains qui ne pèsent pas trois onces.

Bourlamaque a commencé à donner à manger trois fois la semaine. Il est triste, ce me semble, s'ennuyant. Il a fait l'*inamorato* de ma commère ; il n'a pas réussi, pour moi. Mme Péan, ma commère, de loin en loin l'évoque ; voilà mes veillées. Je suis bien avec nos dames, comme je veux être.

“ Je suis bien aise que vous ayez Péan ; dites-le lui. De tout ce qui approche le général, c'est le plus sage, le moins sujet à prétentions et préventions, et le plus capable de lui faire prendre un bon parti sage et ferme dans l'occasion...”

III

La petite rue du Parloir était un des principaux centres où se réunissait le beau monde de Québec ; deux salons surtout y étaient recherchés : celui de Mme de la Naudière et celui de Mme de Beaubassin, toutes deux renommées pour leur élégance et leur esprit. Montcalm s'y plaisait si bien, qu'il prend la peine d'indiquer l'endroit précis qu'occupait chacune de ces deux maisons : l'une, dit-il, au tournant de la rue près des ursulines ; l'autre, à l'encoignure de la rue du Parloir et de la rue Saint-Louis. Mme de la Naudière, née Geneviève de Boishébert, était fille du seigneur de la Rivière-Ouelle, et Mme Hertel de Beaubassin, née Catherine Jarret de Verchères, était fille du seigneur de Verchères. Leurs maris servaient tous deux en qualité d'officiers de la milice canadienne. C'est aussi dans la rue du Parloir que demeurait Mme Péan, née Davennes des Meloises, dont il est souvent question dans les lettres de Montcalm.

Les charmes de la conversation de Mme de Beaubassin semblent avoir eu particulièrement de l'attrait pour Montcalm, car son salon était celui qu'il fréquentait le plus souvent. Ailleurs, comme chez l'Intendant, ou chez Mme Péan, il se désennuyait, quelquefois il s'étourdissait; chez Mme de la Naudière, il s'intéressait; mais chez Mme de Beaubassin, il s'attachait. La condescendance ou la politesse l'entraînaient ailleurs; ici, c'était l'amitié.

A l'aide de la correspondance de Montcalm, on ressuscite à peu près toute la société qui animait cet élégant salon. Le plus assidu était ce grand officier ingambe, que Montcalm croyait courageux, mais qu'il n'aimait pas: c'était M. de Boishébert, frère de Mme de la Naudière, qui revenait chaque hiver de l'Acadie, où il exerçait le commandement et encore plus le pillage. Un autre personnage bien plus important y apparaissait aussi, mais rarement. Quand son équipage s'arrêtait dans la rue du Parloir et que ses gens lui ouvraient la portière, les domestiques de la maison se précipitaient à sa rencontre et le conduisait au salon, où son arrivée suspendait pour un moment la conversation. A l'élégance de son habit, aux fines dentelles de son jabot, à ses manchettes richement brodées, à ses cheveux roux, poudrés, musqués, on reconnaissait l'intendant Bigot. Péan et sa femme l'accompagnaient souvent. Puis venaient les Longueil, les Saint-Ours, les La Naudière, les Baby, les Villiers, le docteur Arnoux avec sa femme, plusieurs des officiers de l'armée de terre, — c'est ainsi qu'on nommait les troupes régulières. Bourlamaque y portait sa figure triste et mélancolique; Bougainville s'y faisait remarquer par son esprit janséniste, ses critiques mordantes, quelquefois par son humeur maussade; Koquemaure, par ses excentricités.

Envisagée dans son ensemble, la haute société canadienne offrait alors un spectacle navrant. L'exemple de celle qui arrivait de France lui avait été funeste, et les désordres de la guerre, la présence des troupes, achevaient de la perdre, du moins en grande partie.

On était témoin d'un état de choses qui ne pouvait durer: l'anarchie du haut en bas de l'échelle sociale. On pressentait la fin d'un règne; on voyait venir un orage terrible. Cet orage allait-il tout engloutir? On ne le savait pas; on en détournait la tête; on ne voulait pas y penser, et l'on tâchait de s'étourdir sur le danger. Pour y mieux réussir, on se plongeait dans le plaisir; on s'y livrait avec fureur. Toute cette société aveuglée dansait sur un volcan.

"Le 26 décembre. — ... On ne parle ici, écrit Montcalm, que de cent louis gagnés, perdu cent cinquante louis, des momons de mille écus. Les têtes sont totalement tournées. La nuit dernière, Mercier a perdu trois mille trois cents livres. M. de Cadillac, à quatre heures après-midi, hier, avait perdu cent soixante louis; avant minuit, il en gagnait cent. On dit que ce sera le jour des Rois que cela sera beau. Pour moi, je joue aux cinq sols le tri, aux trente sols le piquet, aux petits écus à tourner...

"... De tout ce qui se mêle de gouvernement, Péan est le plus sensé. Poli, honnête, obligeant, bon usage de son bien; la tête ne lui tourne pas. Il saisira un bon avis que vous ou moi ouvrirons, et le fera passer, s'il peut. Parlez-lui d'avance des mauvaises peaux de chevreuil.

"Une lettre n'est jamais longue, mon cher chevalier, que par les inutilités. Il n'y en a point dans les vôtres. Je regrette fort Mme de Repentigny...

"Votre petit Johanne¹, hardi joueur, gagne de trois à quatre cents louis; il joue des cent louis par coup de dés...

"... Vous pourriez trouver mes lettres longues, d'après ma définition, vu les inutilités bien étrangères au service; mais mon bavardage vous prouve ma satisfaction à m'entretenir avec quelqu'un sur l'amitié duquel je compte autant."

"Le 30 décembre. — ... Toujours gros jeu. L'Intendant hier et avant-hier avait perdu quatre cent cinquante louis. Il a tantôt fait un seul coup où il y avait six cent cinquante louis de la perte au gain. Johanne a perdu ce soir trois cents louis. Enfin, l'Intendant, ayant le carnet ou les cartes à la main, est quelquefois effrayé et refuse. M. de Selles gagne de cinq à six cents louis, mais il combat encore."

"Le 4 janvier 1758. — ... Je n'ai rien à vous écrire, mon cher chevalier, et Roquemaure est en état de vous rendre compte de ma vie unie, des plaisirs de Québec et de ceux qui se préparent pour dimanche. Jamais la rue Quineampoix n'a produit autant de changement dans les fortunes. Bougainville se rattrape, de Selles décline, l'Intendant perd, Cadillac reprend le ton, de Bréau est noyé (ce nom est heureux pour aimer le jeu), Marin continue à jouer et perd, les petits pontes se remplumaient hier; Saint-Vincent et Belot perdent, Bonneau réalise. Votre petit ami, Johanne, avait gagné cinq cents louis, mais il voulait en avoir mille; le pot au lait a versé. Le ton de décence, de politesse de société, est banni de la maison où il devait être. Je crains d'être obligé, avant la fin du carnaval, de punir quelque joueur qui aura oublié que son camarade au jeu est l'homme du roi. Aussi, je ne vais plus chez l'Intendant que le matin ou un jour de la semaine avec les dames, ou dans des grandes occasions. C'est vous écrire pour avoir occasion de vous renouveler les assurances de la tendre amitié que je vous ai vouée pour toujours, mon cher chevalier."

Toute la correspondance de Montcalm avec Lévis témoigne d'une amitié vraiment extraordinaire entre ces deux hommes; celle de Montcalm allait jusqu'à la tendresse. Il avait besoin de l'exprimer, et il trouvait des tournures ingénieuses et charmantes pour la dire, comme dans ces fins de lettres par exemple :

"On ne peut vous aimer plus tendrement, mon cher chevalier."

"Je suis éloquent quand je parle de quelqu'un que j'estime et que j'aime autant que vous."

"On ne peut vous être plus dévoué et plus tendrement que le meilleur de vos amis."

"Aimez-moi autant que je vous aime, mon cher chevalier, et je n'aurai rien à désirer."

Les réponses du chevalier de Lévis, que celui-ci a conservées, ne renferment pas d'expressions aussi chaleureuses. Son amitié était peut-être aussi solide, mais moins expansive. C'était un esprit plus froid, plus réfléchi, qui s'observait davantage, et qui ne se livrait pas avec autant d'abandon.

Placé entre Vaudreuil et Montcalm, il savait ménager sa position avec une singulière habileté. Dès les premiers temps, il avait deviné que Montcalm jalousait le gouverneur, et il mettait un tact rare à ne pas blesser sa susceptibilité, sans toutefois se compromettre vis-à-vis de Vaudreuil, avec qui il fut toujours en bons termes.

"... Je dois ne pas vous laisser ignorer, écrit-il au maréchal de Mirepoix, la conduite que j'observe. Je suis fort bien avec M. le marquis de Vaudreuil; j'y serais encore mieux

¹ Joannès, aide-major du régiment de Languedoc.

si je voulais, mais je ne me soucie pas d'avoir plus de part que je n'en ai à sa confiance, parce que M. de Montcalm en serait jaloux, et que cela ferait des tracasseries, chose que j'éviterai toute ma vie avec grand soin¹."

Ce fut un grand malheur que Montcalm ne comprit pas cette leçon indirecte si délicatement donnée par celui qu'il regardait comme son meilleur ami. Lui qui répétait sans cesse à cet ami qu'ils ne devaient toujours avoir à eux deux qu'un seul et même avis, pourquoi ne suivait-il point celui-là, le plus important de tous ? Qui peut dire les conséquences qui en seraient résultées ?

Le sage Lévis avait tant à cœur la fin de ces querelles qu'il aurait voulu y voir intervenir le roi. Il l'insinue avec son tact ordinaire dans une lettre au marquis de Paulmy, secrétaire d'Etat au ministère de la guerre. "Quand on est aussi éloigné, dit-il, il faut toujours être d'accord avec tout le monde, lever les difficultés et n'avoir à cœur que le bien du maître.

"Je me conduis sur ces principes, dont je ne m'écarterai jamais. Je vous supplie d'en être bien persuadé et d'en assurer Sa Majesté²."

En admirant cette grande sagesse, il ne faut pas croire cependant que Lévis ait échappé entièrement à l'esprit frivole de son siècle. Il écrit à sa protectrice la maréchale de Mirepoix :

"A l'égard du mariage que le chevalier de Mesnon vous a proposé, vous savez que je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour me marier, dans la crainte de prendre une femme qui ne vous fût pas agréable, ce qui ferait le malheur de ma vie.

"S'il s'en trouvait une dont vous fissiez choix, je la prendrais volontiers, dès que je serais assuré qu'elle vous conviendrait. Ainsi vous pouvez faire la réponse que vous désirez à M. le chevalier de Mesnon, à qui je suis toujours bien obligé de son souvenir et de l'amitié qu'il me témoigne. Si cette affaire n'a pas lieu et que vous trouviez quelque autre parti qui vous convienne, vous pourrez en disposer de même ; je tiendrai tous les engagements que vous aurez pris.

"C'est tout ce que je peux avoir l'honneur de vous mander à ce sujet, en vous priant de faire attention que je voudrais trouver une femme qui vous fût aussi attachée que je vous le suis...

"... Il paraît que nous allons être vivement attaqués. Mon avis sera de nous battre jusqu'à extinction³..."

Singulier mélange de folie et d'héroïsme ! Il croit marcher à la mort ; mais en attendant, "mariez-moi à qui vous voudrez !"

Montcalm lui écrit : "Le 9 janvier 1758. — ... Grand souper au palais, j'y eus comme de raison la fête, et Mme Péan fut ma reine. Au reste je me suis retiré à une heure, fou de voir autant jouer et berlander. J'ignore les destins des joueurs. Je compte (*inter nos*) y être pour une quinzaine de louis ; il y a des sociétés qu'on ne peut refuser. Le souper (pour vous seul) de quatre-vingts personnes, froid à la glace, servi à meilleure heure ; la gaieté de la fin du repas du ton de la taverne, et le gros jeu l'occupation, le métier..."

"Vous voyez que, si j'écris mal, j'écris beaucoup..."

¹ Lettre au maréchal de Mirepoix, le 4 sept. 1757.

² Lettre de M. le marquis de Paulmy, le 20 juin 1757.

³ Lettre à Mme la maréchale de Mirepoix, le 17 mai 1759.

"Le 11 janvier. — ...Toujours du jeu : Johanne perd gros du sien et s'arrête ; Belot et Saint-Vincent s'écrasent ; Marin ne trouve plus de prêteurs ; Bougainville pourrait bien se rembourber de ce soir ; les Berry remontent et gagnent ; l'Intendant court après son argent, et moi après le sommeil, que je n'ai pas à mon ordinaire. Je mange trop, je digère mal et je ne fais aucun exercice d'aucune espèce, je vous jure. Bourlamaque passe sa vie dans la rue du Parloir, au fond du cul-de-sac. J'en fais autant, mais c'est à l'entrée. Mme Péan inquiète de sa petite fille ; je pense que ce n'est rien, au moins hier il n'y avait qu'une fiévrete de rhume..."

"Le 13 janvier. — ...Je vous renvoie une lettre de M. le marquis de Vaudreuil, qui vous prouvera que vous ne serez pas consulté du tout, ou je serais bien surpris. Vous pouvez me la renvoyer ou me la garder. Quant à moi, on me la communiquera par manière d'acquit, ou point du tout. *Bisogna di compatire, cara patria...*

"... Je suis toujours bien aise d'avoir écrit à M. de Vaudreuil. Il aura vu qu'au moins je m'aperçois des manquements du sieur Mercier, qui croit faire sa cour en me manquant.

"... Quelles dames chez M. le marquis de Vaudreuil ? Voyons si je devinerai. Quatre Deschambeau, Mme Barante et Mme de Vaudreuil, six en tout et trente-quatre hommes.

"Longueil a eu un coup de sang manqué ; mais il va bien..."

"... De la façon dont l'Intendant m'a parlé, nous aurons bals et, je pense, pharaon ; il s'autorisera de Montréal."

"Le 16 janvier. — Je me suis fait saigner avant-hier, mon cher chevalier ; hier l'émétique, deux lavements et de l'huile d'amande douce. Cela s'appelle donc une carène entière..."

"... Adieu, mon cher chevalier, ne doutez pas de ma sincère amitié.

"P. S. Tous écrasés, même Lestang, de Selles ; le seul Cadillac gagne mille louis."

"Le 18 janvier. — Je dois quelques réponses de bonne année, mon cher chevalier, ne fût-ce qu'à Mme de Villiers, que j'honore fort, à Villars, Cormier, Bellecombe ; mais je me trouve trop fatigué pour leur répondre, ce courrier. Mes fortes évacuations m'ont fatigué ; j'en avais grand besoin. Je digère mal et je suis dans un pays à mal digérer ; car tout impatient quand on est citoyen..."

"Le 20 janvier. — Le retour des Hurons qui ont mené Schuyler et Martin donne lieu à de grands raisonnements dans une ville où les plus petites nouvelles s'amplifient, où l'on passe de la plus grande confiance à la plus grande crainte, et où tout le monde est général d'armée. Pour moi, j'attends de vos nouvelles, de celles du marquis de Vaudreuil et du récit que Langy vous aura fait..."

"Le 22 janvier. — J'ai été hier voir en grande cérémonie la gent huronne à Lorette. Le jour était bien beau. Il a fallu se rendre à l'empressement des missionnaires et des sauvages ; et dites, mon cher chevalier, que je vous ai chargé de remercier le P. Saint-Pé des politesses que j'ai reçues à Lorette des jésuites.

"Grand bal ce soir chez l'Intendant ; gros jeu, cela va sans dire. Ma santé bonne..."

"P. S... Les nouvelles de la nuit sont mauvaises pour l'Intendant. Mme Péan, Lestang, Johanne ; bonnes pour Cadillac, Bougainville, de Braux ; le reste ne vaut pas la peine d'être nommé, quoiqu'il y ait des acteurs qui gagnent ou perdent cent ou cent cinquante louis ; mais, pour qu'on parle de vous, il faut être homme à perdre trois ou quatre cents louis."

“ Le 26 janvier. — ... Le jeu continue toujours. L'Intendant heureusement, perd quatre-vingt mille francs et, entre nous, en est très piqué. Nos officiers en général gagnent ; quelques malheureuses victimes et Saint-Vincent, de la colonie ; mais il y a loin d'ici au mercredi des Cendres...”

“ Le 27 janvier. — ... L'Intendant perd quatre-vingt-onze mille livres, excédé de pertes, du ton de sa maison et de l'officier. Adieu, mon cher chevalier...”

“ Le 3 février. — ... Si on a été mécontent d'un bal que l'Intendant a donné, on le sera bien plus d'un second, donné hier, et d'un troisième, qu'il doit donner mardi¹. Toujours le plus effroyable jeu. L'Intendant a perdu cette nuit quinze cents louis, en trois quarts d'heure. Il est à cinquante mille écus de perte, au moyen de quoi toute la ville, le militaire, gagnant peu ou prou, et ses valets qui jouent gros contre lui. Peu de militaires perdent heureusement, Johanne et Lestang du leur ; mais les petits pontes hardis sont gras à pleine peau.

“ Ce que vous écrivez sur le manque de grain est plus sérieux... Nous raisonnerons ensemble pour le mieux, soit avant rien proposer au marquis de Vaudreuil, soit pour lui répondre, si jamais on nous consulte à l'extrémité. Je crois que jusqu'à présent notre conduite à tous a été bonne. Elle le sera toujours par l'union, le concert et nous consulter. Quatre yeux, mon cher chevalier, valent mieux que deux, et vous savez que, si je ne prévois pas toujours tout, j'ai le tact assez bon pour saisir les avis qu'on me donne...”

“ Adieu, mon cher chevalier. Plus ne sais, sinon que je vous suis très dévoué de corps et d'âme.”

“ Le 9 février. — Le jeu fini d'hier ; Johanne, de Selles, Bougainville, Baros (?), les Berry vainqueurs, surtout Cadillac, qui gagne quarante ou cinquante mille francs ; l'Intendant perdit encore hier six cents louis ; je le crois bien fou du jeu.

“ Adieu, mon cher chevalier ; aimez-moi autant que je vous aime.”

“ Le 12 février. — ... L'Intendant a dit aujourd'hui qu'on le regardât comme un misérable si on jouait les jeux de hasard, l'année prochaine, chez lui...”

“ Voici les noms des douze femmes qui ont diné le mardi-gras chez Mme de Vaudreuil. Voyons si j'aurai bien deviné : Mme de Vaudreuil, deux dames Martel, Mme de Longueil, Mme de Villemonde, Mme de Ligneris, Mme de Contrecoeur, Mme de Céloron, Mme Duplessis, Mme Trémoud, Mme de Saint-Luc, Mme de la Corne, l'ainée ; peut-être à la place d'une de ces douze, Mme de Beaucourt...”

“ Adieu, mon cher chevalier ; plus à vous qu'à moi-même. Je cachèterai mieux mes lettres...”

“ Le 12 février. — ... Le jeu est fini. L'Intendant paraît honteux, fait amende honorable, perd deux cent mille francs ; ce qui n'empêche pas que quelques particuliers ne perdent trop, entre nous, de Selles, capitaine au régiment de la Sarre. L'Intendant et ses adhérents veulent diminuer sa perte. Aimez moi, mon cher chevalier, autant que je vous aime...”

A cette même date, Montcalm était engagé dans une correspondance bien plus sérieuse avec le commandant des troupes anglaises au sujet de la rupture de la capitulation du fort Georges. Les massacres et les captures faites par les sauvages, en violation du traité, avaient, non sans raison, soulevé l'indignation dans le camp ennemi. Quoique

¹ Allusion au mandement publié quelques jours auparavant par l'évêque de Québec.

Montcalm et ses officiers eussent exposé leur vie pour arrêter le désordre, il lui était impossible de faire arriver la vérité à l'oreille de ses adversaires. Le tragique événement était trop récent pour qu'il pût être jugé avec sang froid.

Montcalm y fait allusion dans la lettre suivante adressée à sa femme :

“ Le 19 février. — ... Je ne puis vous rien pronostiquer sur la campagne, les vivres, le bien ou le mal joué des ennemis qui peuvent et doivent nous primer. Je suis ici depuis le 15 septembre ; je pars demain pour Montréal, et jusqu'à ce que je me porte sur quelque frontière. J'augure de ma bonne fortune que la campagne tournera bien. Quand nous ne ferions qu'une défensive, pourvu qu'elle arrête l'ennemy, elle ne sera pas sans mérite ; nous nous sommes écrit avec Mylord Loudon sur la capitulation du Fort Georges. C'est un procès qui se traite à coups de plume, en attendant de traiter quelque incident à coup d'épée, de fusil.”

Ce coup d'épée, ce fut celui de Carillon.

Montcalm continue dans la même lettre :

“ J'avais été ce printemps chanter la guerre, et festiner mes enfans, les Iroquois, les Algonquins et les Nipissings. J'ai été cet hiver faire même cérémonie chez les Hurons, et ce printemps j'irai chez les Abénaquis. Ces sauvages m'aiment beaucoup ; en vérité je leur trouve plus de vérité, de franchise souvent qu'à ceux qui se piquent de polices. Malgré la misère publique, des bals et un jeu effroyable...”

“ Adieu, mor cœur, je t'adore. Je soupire après la paix et toi. Mille choses à ma mère. J'embrasse mes enfans, et il me tarde de retourner dans le sein de la patrie...”

IV

Après la brillante campagne de 1758, Montcalm vint reprendre ses quartiers d'hiver à Québec. Il occupait, sur les remparts, une maison faisant face à la Canardière. Cette résidence lui plaisait, parce qu'il y jouissait d'une magnifique vue de la vallée du Saint-Charles et de la côte de Beauport.

Sa correspondance avec Lévis se continue :

“ Le 21 décembre. — ... Les affaires, ou, pour mieux dire, petites tracasseries courantes sont :

“ 1 — Altercation entre le P. Roubaud et M. de Mattissart¹ sur des grâces achetées par les jésuites, et les habitants refusent de remettre par l'obligation de nourrir le soldat. Le fond de la question regarde M. le marquis de Vaudreuil.

“ J'ai écrit au père pour l'apaiser sur la forme, et à Mattissart sur les égards dus.

“ 2 — Les plaintes de l'hôtesse de M. de Boisset, suite du petit intérêt de la boisson occasionnée par une visite du chevalier de La Corne, qui en a été témoin, et qui se plaît assez dans le désordre pour s'en être amusé...”

Les premiers jours de l'année 1759, furent signalés par un soulèvement populaire qui n'attendait qu'une occasion pour éclater. La patience du peuple était à bout. Déjà on a entendu Montcalm justifier la défiance publique dans une autre occasion : celle où les soldats avaient été excités à l'insubordination. L'irritation du peuple avait toujours été

¹ Capitaine au régiment de Languedoc.

depuis en s'accroissant, et l'on eût dit que l'aristocratie civile et militaire avait pris à tâche de la fomenter en lui donnant journellement le spectacle des réjouissances scandaleuses, du jeu effroyable et des excès de tout genre auxquels elle se livrait. A mesure que la misère publique augmentait, ces plaisirs et ces désordres devenaient plus effrénés. En vain la voix de l'Eglise s'était fait entendre, en vain l'évêque de Québec avait tonné du haut de la chaire et publié des mandements pour exhorter tout le monde à détourner la colère du ciel par un retour à de meilleurs sentiments. Sa voix s'était perdue dans le tourbillon des fêtes. Du moins, ses exhortations avaient-elles eu pour effet d'enhardir le peuple.

Une ordonnance de l'Intendant, annonçant une nouvelle réduction dans la distribution des vivres, acheva d'exaspérer la population. Les hommes n'osant se mettre en émeute dans les rues où ils auraient été immédiatement balayés par les troupes qui remplissaient la ville, engagèrent leurs femmes à faire une démonstration publique; quatre cents de ces femmes vinrent en tumulte assiéger le palais de l'Intendant, et lui firent entendre des menaces si formidables qu'il en fut intimidé et retira son ordonnance.

Montcalm en dit un mot à son ami dans le passage suivant :

“ Le 4 janvier 1759. — ... Dieu fait bien tout ce qu'il fait, le contraire de Montréal ; nullité dans ma personne, tant mieux...”

“ ... La misère excessive ici ; l'Intendant voulait nous mettre au quarteron ; quatre cents femmes l'ont fait trembler hier ; il a cédé à la demi-livre...”

En entrant dans cette année de 1759, qui s'annonçait si menaçante, Montcalm fut pris d'une immense tristesse, comme s'il avait eu le pressentiment de sa mort prochaine.

“ Ah ! s'écrie-t-il dans l'extrait qu'on va lire, que je vois noir ! ... ”

La suite de sa correspondance contient d'autres expressions qui indiquent les sombres pensées dont son esprit était obsédé.

“ Souvenez-vous que, faute de vivres, trois à quatre mille hommes à Carillon au plus à la fin de may ... La paix, ou tout ira mal. 1759 sera pis que 1758. Je ne sais comment nous ferons. Ah ! que je vois noir ! M. de Vaudreuil, et un peu l'Intendant, attendent des miracles. Je vous écrirai exactement. Mes vœux, mes sentiments sont et seront toujours sans bornes, mon cher chevalier, dans cette nouvelle année et suivante.”

“ Le 6 janvier. — ... Bougainville s'est racroché, gagne et croit avoir plus de conduite que Saint-Vincent, Belot, Johanne, Marin, etc. Je ne le pense pas ; avec de l'esprit et du talent, c'est, comme vous le dites, quelquefois une tête.

“ Demain, grand souper et dames.

“ Mardi, l'Intendant, chez moi ; jeudi, monseigneur. Je soutiens noblesse et dignité ; mais je mange mon bien, et je frémis pour l'avenir. Du 1er avril 1756 au 1er janvier 1758, cinquante sept mille livres d'argent sec dépensé. Et si j'avais eu quelques provisions. Que faire ? Celui qui est dans ma place doit faire ainsi. Nous en faisons tous trop pour les circonstances...”

“ ... Rigaud nous a écrit des lettres en style badin et noble, capable de faire croire à qui les lirait que c'est un homme de beaucoup d'esprit.

“ Ne doutez pas, mon cher chevalier, de ma tendre et inviolable amitié.”

“ Le 8 janvier. — ... Hier grand bal ; j'y ai resté jusqu'à une heure. Je suis beaucoup plus cette année de la cour de Mme Péan ; cela prouve le désœuvrement. Ma santé a besoin de ménagement...”

“ Le 12 janvier. — ... L'aventure de la Belle-Rivière me fâche un peu ; je ne la voulais

qu'au printemps. Elle n'a pas empêché hier une jolie fête dont je n'étais pas prié; et, si l'on dit à Montréal que j'y ai été en masque, dites que je ne me masque jamais. Cependant j'y étais avec le plus joli officier de la Sarre que l'on puisse voir. Je vous jure que vous lui donneriez la préférence sur la Naudière. Mais *motus*...

"... La misère est grande. Je suis de votre avis: nourrir le peuple avant de songer à entrer en campagne. Heureux qu'on ne nous consulte pas! De vous à moi, avant mon départ, je conclurai avec Cadet pour le vin pour nos officiers; mais mot à personne. Ce sera un bon service à nos troupes.

"Nous méditons une grande fête, pour jeudi prochain, avec Roquemaure, qui sera sur son compte, où je serai de hasard. Ma santé me reprend. Je suis inquiet pour du Verny.

"Adieu, mon cher chevalier; amusez-vous, portez-vous bien, aimez-moi autant que je vous aime. Ma laconicité vient de ce que j'ai trop de lettres à écrire..."

"Le 17 janvier. — ... Bonrlamaque est triste. Demain, grande partie de campagne, cinquante-deux personnes; pique-nique; Roquemaure, Mme Gauthier, Mme de La Naudière ont tout arrangé. J'en suis; on m'en a mis, on a compté sur moi; je ne puis jamais être un homme ordinaire. Aussi je fournis l'illumination, violons, orgeat, bière, partie de vin et de quoi faire vingt-six plats sur soixante-six qu'il y aura à deux tables servies également en ambigu. Ce détail pour vous seul; mais, comme Montréal est l'écho de Québec, on dira: "M. de Montcalm donne la fête." Le chevalier répondra: "Non, c'est un pique-nique; c'est la répétition de celui de la Sainte-Catherine; on y a mis M. de Montcalm. Je crois bien que, noble et galant comme il est, il aura suppléé à tout ce qui aurait pu embarrasser la société qui l'en a mis, et fourni par là plus que les autres." L'Intendant en avait fait un, moins arrangé que celui de demain, jeudi dernier. Les dames de la société Péan, avec qui je suis très intimement, en méditent un pour jeudi d'ensuite."

"... Dites à Pouchot et faites écrire par Cormier à Fontbonne et la Pause qu'il me prend un ennui d'écrire des lettres de bonne année. Ce sont tous trois mes amis; je suis le leur; j'aime mieux ne pas répondre à mes amis que manquer aux indifférents. D'ailleurs, des excuses faites par vous, mon cher chevalier, valent mieux qu'une mauvaise lettre. Soyez autant de mes amis que je suis des vôtres, et j'y compte..."

"Le 22 janvier. — Je cherche à tuer le temps et à m'amuser. La partie de campagne a été au mieux jalosée. On a fort approuvé le refus total des momons. Hier au soir, grand dîner et souper à l'intendance; j'y donnai, la journée, essai d'un cavagnole le soir, où Cadillac et moi instruisions..."

"... On ne peut vous aimer plus véritablement et plus tendrement, mon cher chevalier."

"... Je crois partir le 3 mars. Partir plus tôt n'eût pas convenu; mais, ou les choses changeraient bien, ou je ne crois pas que Québec me possède l'hiver prochain, si le malheur s'obstine à nous retenir en Canada. On se divertit, on ne songe à rien, tout va et ira au diable.

"Mon amitié pour vous est sans bornes."

"Le 30 janvier. — Vous êtes fait pour plaire, pour aimer, être aimé et être heureux; mais vous ne le serez jamais autant de personne que du meilleur de vos amis, et votre amitié me dédommagera de tout. Que ferons-nous, la campagne prochaine? Elle sera

épineuse. Nous agirons d'accord, pour le mieux, et, dans un malheur général qu'il faut éviter, nous nous tirerons d'affaire."

" Le 2 février. — ... Qui diable sait où tout en sera au 1er novembre 1759? Sans me décourager, je redoute cette campagne."

" Le 5 février. — ... Quand est-ce que la pièce que nous jouons en Canada finira? "

" Le 9 février. — ... Je prévois avec douleur les difficultés de la campagne prochaine, et je crois qu'on y entrera encore tard. Dieu sur tout! Ici je végète, et soit ennui, mécontentement, difficultés de la campagne prochaine, je n'y ai pas autant de satisfaction que l'hiver dernier. Au plaisir près de vous voir, mon cher chevalier, je crois que je m'ennuierais autant à Montréal...

" ... Bourlamaque reprend bien ce me semble, et est plus gai; pour lui, s'entend, qui est naturellement triste. Aimez-moi autant que je vous aime, et je le mérite par l'amitié inviolable que je vous ai vouée pour toujours..."

" ... Dimanche, bal à l'intendance, et de gros momons sûrement..."

" Le 15 février. — Rien de nouveau, mon cher chevalier; les plaisirs à l'ordinaire; deux bals encore; ma vie accoutumée entre les maisons Péan et La Naudière; beaucoup de tranquillité dans la tête et le cœur..."

" Le 17 février. — Comme certainement, mon cher chevalier, mes deux aides de camp vous font leur cour, je vous prie de leur dire que j'ai reçu leurs deux lettres, qu'une grande paresse pour écrire m'a pris, que je les en remercie et que je ne leur réponds pas. Mes réflexions sur les dernières nouvelles sont: les pays d'en haut perdus. Chouaguen rétabli, M. de Vaudreuil endormi par la déclaration vraie ou fausse des Hollandais sur la partie de Québec, et sans vivres pour aller à Carillon..."

" Le 24 février. — ... D'après les conseils sauvages, je les vois accommodés, et les pays d'en haut perdus, mais des millions dépensés, soit là, au Détroit, ou en Acadie, sans nécessité.

" Nuls vivres pour entrer en campagne. L'année dernière, un tiers des terres ne fut pas ensemencé; cette année-ci, il y en aura moitié. Les bœufs à la charrue enlevés; quatre à cinq cents quarts de bœuf qu'on sale pour attendre le lard de France. La colonie est perdue, si la paix n'arrive pas; je ne vois rien qui puisse la sauver. Ceux qui la gouvernent ont de furieux reproches à se faire; pour moi, je n'en ai point à me faire; j'attends avec bien de l'impatience les nouvelles de notre patrie; Dieu veuille qu'elles soient satisfaisantes!

" Nous avons eu hier un bal, mardi le dernier; et ne croyez pas que je m'amuse beaucoup."

Les derniers bruits de fêtes, échappés du palais de l'Intendant, furent couverts par le bruit du canon. Cette société insensée, qui, jusqu'au dernier moment, avait jeté un insolent défi à la misère publique, allait avoir un terrible réveil. Une bonne partie se trouvait peu de temps après à bord de l'*Auguste*, où elle se livrait au même dévergondage, lorsque le navire fut jeté à la côte sur l'île du Cap-Breton. L'un des sept survivants, le chevalier de la Corne, a raconté les dernières scènes de cet épouvantable naufrage: " Que de vœux au ciel, s'écrie-t-il, que de promesses! ... le dirai-je? combien de parjures! "

La flotte de Wolfe remontait le Saint-Laurent, lorsque Montcalm écrivait à Lévis:

" Le 25 mai. — J'ai encore moins de temps, mon cher chevalier, pour écrire, depuis l'arrivée de M. le marquis de Vaudreuil; car il faut lui faire jouer le rôle de général. Je

lui sers de secrétaire et de major. Il me tarde que nous vous ayons et de vous embrasser...

"Je vous embrasse. J'ai reçu, je crois, trois cents lettres."

Il n'entre point dans le cadre de cette étude de suivre Montcalm dans les opérations du siège de Québec. Je note seulement quelques-unes de ses dernières impressions.

"Le 1er juillet. — Depuis vous avoir quitté, mon cher chevalier, je suis à cheval et je cours, et je suis effrayé de notre position, sur laquelle je vous conjure de réfléchir, sans opiniâtreté pour une première opinion..."

"... Je suis sûr que demain vous serez la plume à la main, effrayé du détail des gardes. Il faut faire un habit suivant l'étoffe, qui est courte. Je vous écris avec ouverture; je défère volontiers à votre avis; mais tâchons de n'en avoir qu'un, mon cher chevalier. L'amitié et l'intérêt nous y doivent porter..."

"Le 5 juillet. — ... Tout ce que vous faites, mon cher chevalier, est toujours très-bien. S'il ne fallait que votre vigilance pour sauver le pays, la besogne serait sûre; mais il faut autre chose..."

"Au camp de Beauport, le 9 juillet. — Je suis persuadé, mon cher chevalier, que la plus grande partie de l'armée des ennemis est de l'autre côté du Sault. Nous n'avons que trois partis à prendre, et pourvu que vous et moi soyons d'accord, je déterminerai M. le marquis de Vaudreuil à celui que nous voudrons. Après quoi, il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu."

"Le 11 juillet. — M. le marquis de Vaudreuil, mon cher chevalier, a dit *amen* au mouvement projeté, d'autant que, dès qu'on lui parle de détermination à combattre, c'est lui faire bouillir du lait. Il n'y sera pas, et la pièce en sera plus tôt finie en bien ou en mal. En conséquence de ce, tous les ordres sont donnés..."

"Le 16 juillet. — Ainsi que je l'avais prévu, mon cher chevalier, malgré les raisonnements canadiens de Pouchot, les ennemis ont débarqué, le 6, trois mille hommes, sans qu'il s'en soit douté. Il a envoyé des courriers pour rappeler son armée du fort Du Ques. Va-t-en voir, Jean, s'ils viennent. Il était plus simple de ne pas les y faire aller. Je vois le Canada attaqué par six endroits: le sault de Montreuil, la pointe de Lévis, Carillon, la tête des rapides, Niagara, le fort Machault. Le bon vent nous en sauvera une partie cette campagne."

Le soir de la bataille de Montmorency (31 juillet), Montcalm écrit :

"Je doute d'une attaque pour ce soir, mon cher chevalier. Vous avez Royal-Roussillon à portée de vous; Guyenne va bientôt s'ébranler pour relever la tranchée ainsi vous auriez dans le moment assez de troupes sous la main. Vos volontaires seront augmentés demain avec Pinsen. Vous faites la guerre à l'œil, et il n'y a rien de mieux..."

"... A l'entrée de la nuit, nous serons tous sous les armes à notre poste. Il y a du mouvement dans l'escadre vis-à-vis de nous. La démonstration qu'ils ont faite en plein jour me persuade que ce sera la fausse attaque. Vous avez le coup d'œil bon; si ce qui vous occuperait ne vous paraissait pas considérable, il faudrait, mon cher chevalier, nous faire appuyer."

Les craintes qu'inspirait l'ennemi du côté du lac Ontario, depuis la prise du fort Niagara, avaient obligé d'envoyer le chevalier de Lévis dans le gouvernement de Montréal. Montcalm lui écrit de la maison de Salaberry, où il venait de s'établir de sa personne (3 septembre), "pour être, dit-il en belle vue et à portée de tout."

“ Le 8 septembre. — Je garderai, mon cher chevalier, votre lettre et instruction. *Bene*. Il s'en faut bien que la campagne soit finie ici, depuis le départ du Sault. Ainsi au contraire, augmentation de batterie et de feu sur la ville. Une petite escadre de vingt bâtiments, cinquante ou soixante berges, depuis trois jours, vis-à-vis Sillery et le cap Rouge, Bougainville côtoyant ; la ligne (très longue) ! Hier, sur les dix heures du soir, démonstration d'attaque ; cent berges en bataille à mi-chenal. J'avoue que je vous voudrais ici, et que je voulais que M. le marquis de Vaudreuil vous en envoyât un ordre conditionnel, s'il n'y avait rien à craindre et que tout fût bien...

“ ... Je vous voudrais ici pour cette épineuse queue où je crois à une tentative quelque part...”

“ Le 9 septembre. — ... Voici un travail à faire, où La Pause peut vous servir d'avance, au cas où la colonie soit sauvée ; car elle ne l'est pas encore. N'en écrivez rien au marquis de Vaudreuil, mais à moi seul...”

“ ... En vérité, s'il n'y a rien à craindre pour votre partie, j'avoue, mon cher chevalier, que je vous désirerais bien pour celle-ci, où tout n'est pas encore dit.”

Enfin, le 11 septembre, l'avant-veille d'Abraham, Montcalm écrit à son cher ami ce petit billet qui renferme les derniers mots qu'il devait lui adresser :

“ Je réponds par celle-ci, mon cher chevalier, à la lettre que vous m'avez écrite le 7. Je manquai le courrier par la faute de M. de Saint-Sauveur. Rien de nouveau ici. L'article des vivres, pain et viande ; mais n'importe, l'Anglois restât-il jusqu'au 1er novembre, nous soutiendrons...”

Hélas ! le brave Montcalm ne soutint pas. C'est son frère d'armes lui-même qui va nous conter ce désastre. Avec le tact et la réserve qui le distinguaient, il s'est donné bien garde de blâmer son ami. Il s'est contenté d'exposer les faits ; mais il y a mis habilement son appréciation sans qu'elle y paraisse trop.

“ ... M. de Bougainville avait environ deux mille trois cents hommes non compris les sauvages, et les meilleures troupes de l'armée.

“ Pour la garnison de la ville, on n'en fit aucun usage, de sorte que, lorsque tout fut assemblé, il ne se trouva que trois mille cinq à six cents hommes pour combattre, dont très peu de troupes réglées.

“ — M. le marquis de Montcalm, qui n'avait pas eu le temps d'avertir M. de Bougainville, qui était au cap Rouge, comptait qu'il l'aurait été par ses postes. Il attendait d'apprendre qu'il était à portée pour attaquer les ennemis dans le temps qu'il en ferait de même. *Mais il n'attendit que jusqu'à dix heures*, et, voyant alors que les troupes montraient beaucoup de fermeté et de zèle, lui disant continuellement que les ennemis faisaient arriver du canon et prenaient poste en se retranchant, il résolut de tout tenter, malgré la disproportion des forces...

“ Notre armée se mit en mouvement, ne consultant que son ardeur et connaissant peu l'ordre, *la plus grande partie de ce qui la composait étant des habitants*. Les bataillons mêmes étaient farcis d'un nombre d'habitants qu'on avait incorporés parmi les soldats...

“ ... Il est aisé de concevoir par l'exposé ci-dessus que cette armée ne fit pas grand chemin sans être en désordre. On commença à tirer de loin, ce qui acheva d'y mettre la confusion, de sorte que, lorsqu'elle arriva à la demi-portée du fusil des ennemis, elle n'eut nulle consistance...”

Il est très-curieux de placer à côté de ce récit ceux de Vaudreuil et de Bigot. Voici ce qu'écrivait Vaudreuil à Lévis, immédiatement après la bataille.

“ Au quartier général, ce 13 septembre 1759,

“ A 4 heures $\frac{1}{2}$ du soir.

“ Monsieur, .

“ Nous venons d'avoir une très malheureuse affaire. Dès l'aurore, les ennemis ont surpris M. de Vergor, qui commandait à l'anse du Foulon. Ils se sont bien vite emparés des hauteurs.

“ ... M. le marquis de Montcalm est arrivé avec le premier détachement. Je faisais l'arrière-garde et faisais hâter le pas aux troupes de milice qui étaient sur ma route. J'avais fait prévenir M. de Bougainville, qui, dans l'instant, s'est mis en marche au cap Rouge avec les cinq compagnies de grenadiers, deux pièces de campagne, la cavalerie et tout ce qu'il avait de meilleur. Quoique l'ennemi nous eût prévenus, sa position était très critique. Il ne nous fallait qu'attendre l'arrivée de M. de Bougainville, parce que, tandis que nous l'attaquerions avec toutes nos forces, il serait pris par les derrières, mais le malheur nous en a voulu, au point que l'affaire s'est engagée avec trop de vivacité. L'ennemi, qui était sur une éminence, nous a repoussés, et malgré notre opiniâtreté, nous a contraints à faire notre retraite...

“ ... Nous avons eu beaucoup de monde de tué et de blessé. Le temps ne saurait me permettre de vous faire aucun détail à ce sujet; d'ailleurs je n'en suis pas encore bien instruit. Ce qu'il y a de certain et de plus fâcheux, c'est que M. le marquis de Montcalm a reçu plusieurs blessures également dangereuses; on craint beaucoup pour lui. Personne ne désire plus que moi que ce ne soit rien...”

De son côté, Bigot écrivait à Lévis, le 15 septembre :

“ ... N'auriez-vous pas pensé, Monsieur, comme moi, qu'il aurait été mieux de rassembler tous les corps de M. de Bougainville, qui étaient l'élite des troupes et des milices, faire sortir tout de la ville, à la réserve de l'artillerie et des éclopés, et donner sur l'ennemi?...”

L'année suivante, après la victoire de Sainte-Foye, le même Bigot apprenant les difficultés qu'avait le général de Lévis à ouvrir la tranchée devant Québec à cause du roc, lui faisait cette réflexion :

“ Ce n'est pas la faute de l'armée, si le terrain est si ingrat...”

“ ... Nous voyons bien clairement que vous auriez bien eu le temps de secourir Québec, l'année dernière, avant que l'ennemi eût pu se retrancher par derrière, et former ses batteries et prolonger sa tranchée...”

Enfin voici venir un témoin plus humble qui ne songe pas aux mouvements militaires, mais uniquement à la douleur qu'éprouvera Lévis en apprenant la perte de son ami; c'est Marcel, le secrétaire de Montcalm, qui écrit du lit de mort où il vient de recevoir le dernier soupir du général.

Marcel s'était trouvé auprès de lui, lorsqu'il avait été blessé, et l'avait soutenu sur son cheval pour l'aider à rentrer en ville et se rendre à sa maison. C'est alors qu'on cite du général ce dernier trait. Apercevant des femmes qui le suivaient en se lamentant et criant : “ Monsieur le marquis est tué! Monsieur le marquis est tué!” il se tourna vers elles et les calma en leur disant : “ Ce n'est rien, mes enfants, ce n'est rien.”

Marcel écrit du 14 septembre :

“ Mon général,

“ C'est avec un cœur pénétré de la plus vive douleur que j'ai l'honneur de vous donner avis de la perte que nous venons de faire de M. le marquis de Montcalm, ce matin à cinq heures. Je ne l'ai pas quitté un seul moment jusqu'à sa mort, et je crois que c'était ce que je pouvais faire de mieux surtout après en avoir eu la permission de lui. C'était une marque d'attachement et de reconnaissance que je lui devais des bontés dont il m'a honoré, et des services qu'il m'a rendus ; aussi ne les oublierai-je de ma vie...”

On a discuté, et l'on discute encore pour savoir jusqu'à quel point Montcalm commit une faute en livrant la bataille d'Abraham. On a dit que, s'il avait eu Lévis à ses côtés, comme à William-Henry, comme à Carillon, comme à Montmorency, il ne l'aurait pas engagée avec autant de précipitation.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas aux Canadiens à lui faire un reproche de sa défaite, car elle les a débarrassés de leurs pires ennemis, les Bigot et les Louis XV. Les vainqueurs d'Abraham, de qui ils n'attendaient que des chaînes, leur ont finalement apporté la liberté.